

LES NAUFRAGEES

ANIMALE
PEDIGREE
LE PASSAGE

Compagnie PERNETTE
Création 2006

CONTACTS

Nathalie Pernette
Directrice des projets
06 30 55 22 81
nathalie.pernette@wanadoo.fr

Lara Thozet
Production et diffusion
06 37 38 54 60
lthozet@gmail.com

Karine Dolon
Responsable administrative et financière
06 30 55 22 79
karine.dolon@compagnie-pernette.com

Mylène Deparcy
Chargée de l'action culturelle et de la logistique
06 77 21 59 89
mylene.deparcy@compagnie-pernette.com

Compagnie Pernette-Association NA
La Friche artistique
10 avenue de Chardonnet - 25000 Besançon

T. 03 81 51 60 70 / F. 03 81 41 38 51
www.compagnie-pernette.com

La compagnie est aidée par le Ministère de la Culture et de la Communication/Direction régionale des affaires culturelles de Bourgogne-Franche-Comté, au titre de l'aide à la compagnie chorégraphique conventionnée et Atelier de Fabrique Artistique, la Ville de Besançon, le Conseil régional de Bourgogne-Franche-Comté et le Conseil départemental du Doubs. La compagnie est devenue Compagnie Nationale (CERNI) en 2017.

LES NAUFRAGÉES

ANIMALE
PEDIGREE
LE PASSAGE

INTRODUCTION

Ce serait un spectacle en trois actes aux multiples croisements entre l'homme et l'animal, le vivant et l'inanimé, le hasard et l'expérience...

Une allure sans doute un brin macabre.

Un questionnement plus vaste sur la présence en scène.

Trois pièces et des désirs, des questions, des carrefours possibles :

Comment accorder ou désaccorder la présence d'un danseur et d'animaux sur scène ?

Que se passe-t-il dans la tête d'un animal ?

Comment faire basculer le sens d'une pièce à l'ultime seconde ?

Quel pourrait être un état entre la vie et la mort ?

Et puis comment poursuivre, creuser, pousser une danse de la manipulation des corps ?

ANIMALE

Il y a dix ans, j'avais un chat siamois.

Je l'emmenais aux répétitions, il arpentait la scène, s'installait au théâtre comme chez lui.

Dès que je m'allongeais sur le dos, il avait pris la rapide habitude de me sauter sur le ventre et de s'y installer pour dormir.

C'était systématique, je n'ai jamais su pourquoi et sa présence a « animé » bon nombre de répétitions filmées.

Je me demande aujourd'hui comment accorder et désaccorder la présence d'un humain et d'un animal.

Un animal ou un groupe d'animaux, car je pense actuellement à une cinquantaine de souris partageant un espace réduit avec un danseur.

Quel rapport entre les corps ? Quel équilibre entre les présences ? Quel supplément de sens ?

Peut-on « jouer » sur des réflexes, des inclinations propres à une espèce ?

Peut-on mettre en jeu nos natures respectives sans dressage ?

Ce sera tout l'enjeu de ce solo (ou pièce de groupe), pour laquelle je m'adjoindrai la complicité d'une scientifique.

IMPRESSIONS

Il faut un espace clos. Petit enclos de plexiglas, à l'intérieur duquel pourront évoluer les corps, humain et animaux.

Un espace de silence, une sorte de cérémonial, de rituel ; des spectateurs obligés à la discrétion afin de pouvoir assister, sans(trop) la perturber, à la rencontre d'une danseuse et de cinquante souris.

Une rencontre étudiée. Elle combine une part de hasard et une connaissance approfondie de la nature et du comportement des rongeurs. Leur sensibilité aux sons, aux mouvements, aux aliments, aux lumières, au stress, au corps étranger... Il s'agit d'être à l'écoute d'interactions possibles pour une partition à reproduire, presque exactement.

Intéresser les souris, les faire s'approcher, devenir support, les faire courir, les éloigner, les attirer, les rassembler...

Danse de lenteur et de décharges d'énergie.

Fascination, répulsion.

FICHE SIGNALÉTIQUE

Chorégraphie et interprétation : Nathalie Pernette
Assistée de Régina Meier
Lumière : Caroline Nguyen
Costumes : Nadia Genez
Musique originale : Franck Gervais

Durée : 30 minutes

Coproduction : Compagnie Pernette/Association NA, Le Théâtre-scène nationale de Mâcon, L'Arche de Bethoncourt-scène conventionnée pour l'enfance et la jeunesse-scène jeunes publics.

Quelques précautions à l'attention des publics...

Avertissement – Le saviez-vous ?

Les souris sont des animaux très fragiles. Microbes, stress... Elles ont beaucoup à craindre des humains, et sont sujettes aux crises cardiaques.

Merci d'éviter tout contact, gestes brusques et éclats de voix...

Pour leur tranquillité, par avance Merci.

PEDIGREE

Il me reste une image tenace du film *Vertigo* d'Alfred HITCHCOCK.

Celle d'une histoire dont les fils se resserrent peu à peu, puis se dénouent brusquement à l'ultime seconde.

Cela provoque chez moi un choc sensible, une émotion intense. Le film entier me saute subitement à la figure et je bascule avec lui dans le vide, évidemment.

C'est à ce type de construction que j'aimerais aboutir avec PEDIGREE : comment deux histoires, l'une racontée en voix off, l'autre dansée sur scène, très opposées en leur commencement peuvent se retrouver le plus tard possible, pour faire corps, pour faire choc.

En ce sens, le texte de Jean-Bernard POUY me trouble...

C'est une parole intérieure, facilement juxtaposable avec le mouvement, la présence d'un corps sur scène.

Mais c'est la parole d'un chien. Tout rapport direct devient alors impossible : restent les concordances, divergences, les écarts d'énergie et de sens qui pourront faire sourire ou grincer jusqu'à la double pirouette finale...

L'une est comprise dans le texte, l'autre est à construire entre le mot et le mouvement. Tout faire basculer à la dernière seconde. Un rêve...

Chorégraphie :	Nathalie Pernette
Assistée de	Régina Meier
Danseur:	Laurent Falguiéras
Lumières :	Caroline Nguyen
Costumes :	Nadia Genez
Régisseur :	Stéphane Magnin
Sur le texte de Jean-Bernard Pouy "Histoire de truffe"	

Durée : 12 minutes environ

Coproduction : Compagnie Pernette/Association NA, Scènes du Jura – Scène conventionnée. Aide à la création de l'ADAMI qui gère les droits des artistes interprètes (comédiens, chanteurs, musiciens, chefs d'orchestre, danseurs...) et consacre une partie des droits perçus à l'aide à la création, à la diffusion et à la formation.

Avec le soutien du CCN de Franche Comté à Belfort et du Granit – scène nationale de Belfort.

LE PASSAGE

Sur scène...

J'ai manipulé des ours,
de vraies fausses carcasses sanguinolentes,
des poulets,
quelques humains,
des ustensiles de cuisines en tout genre,
des salades,
des vêtements, vestes, manteaux chargés d'argile,
une petite cuillère...

J'aimerais aujourd'hui que la manipulation des corps soit au cœur d'un travail chorégraphique.

Un corps « sans vie », un corps de viande et d'os, un corps à expérimenter.

Ouvrir, malaxer, refermer, articuler, « réanimer ».

Présence des corps inanimés, remis en mouvement malgré eux, par d'autres.

Zone de friction.

Crée-t-elle un autre état de présence, d'existence ?

Chorégraphie : Nathalie Pernette

Assistée de Régina Meier

Danseurs : Laurent Falguireras, Sébastien Laurent, Nathalie Pernette

Lumières : Caroline Nguyen

Costumes : Nadia Genez

Direction technique : Stéphane Magnin

Durée : 20 minutes environ

Coproduction : Compagnie Pernette/Association NA, Scènes du Jura – Scène conventionnée. Aide à la création de l'ADAMI qui gère les droits des artistes interprètes (comédiens, chanteurs, musiciens, chefs d'orchestre, danseurs...) et consacre une partie des droits perçus à l'aide à la création, à la diffusion et à la formation.

Avec le soutien du CCN de Franche Comté à Belfort et du Granit – scène nationale de Belfort.

Les Petits Chefs de Meute commencent sérieusement à me hérissier le poil. Je sais ce que j'aboie, j'ai cinq ans, je suis en pleine force de l'âge, j'ai la truffe sèche, le garrot lustré et le coussinet élastique. Je n'ai pas besoin de muselière, n'ayant de dent contre personne.

J'obéis. Telle est ma devise bâtarde, j'obéis.

Et je travaille, inlassablement je bosse, mon nez entrant dans le monde, le fendant, s'enfonçant dedans comme un coin renifleur dans une masse informe d'odeurs solides.

Mais ça suffit. J'ai décidé d'en finir. Aujourd'hui. Il faut qu'ils comprennent que sentir ne peut être un travail. Je sens, donc je suis. Je ne fais pas. Mais, crotte ! mon grand nez poilu n'est pas un outil, un appareil de mesure. C'est une partie de moi qui m'empêche de devenir fou, c'est une partie de moi qui me fait comprendre où je suis, qui je suis, et ce que je fous ici... Et je ne fais pas le cabot en grognant ça.

Mes parents doivent toujours vivre là où je suis né, dans la montagne, courant après le fumet anarchiste des moutons égarés, traversant d'abrutissants champs de lavande, se roulant dans l'herbe humide et fade, tentant vainement d'éviter l'épice insupportable laissée partout par la dizaine de chats de la baraque.

Mais ils sont heureux, eux, car ils vivent avec le Maître, celui dont le parfum a tout de suite remplacé l'odeur de poil mouillé de lait de la mère, celui qui, me perdant volontairement dans ce monde rempli d'odeurs idiotes et dangereuses, me ramenait, le soir, harassé, au bercail où, couché près de la cuisinière sentant cette masse confuse de viande et de soupe, j'ai pu le définir comme mon premier Grand Chef de Meute, avec respect, avec amour, avec crainte.

Et puis le Maître s'est mis dans la tête de me fourrer le museau sur de drôles de champignons noirs, comme de petites patates, à l'odeur grasse et écoeurante d'excrément. Il me conduisait, enlaissé, dans la garrigue et me forçait à dénicher, au pied des chênes verts, sous la terre, ces boules terreuses qu'il mettait, hilare, dans un grand panier.

Plus je les trouvais, plus il était content, et j'avais droit alors à des caresses fortes et rudes. Pourtant il y avait mille choses, sur la terre, qui sentaient meilleur que ça. Il n'avait pas l'air de comprendre que je sentais mieux les « idées » que les « choses » : un sucre, ça ne sent pas le sucre, mais la bonté. La sueur sent plus la peur que la pisse. L'ironie et l'hypocrisie plus fort que la pâtée immonde qu'il me servait le soir.

Mais j'étais heureux quand il prononçait mon nom.

Un jour, tout a changé, j'avais un peu plus d'un an. Des frères puants étaient arrivés. Le Maître m'a amené dans la glace, plus haut dans la montagne. Pendant six mois, il est resté avec moi, à faire des trous dans la neige, à se cacher dedans. Après, il fallait que je Le retrouve. Un jeu compliqué, je me suis souvent glacé les pattes, et mes reins gelaient.

Et puis, Il m'a fait jouer avec d'autres partenaires, tous habillés de bleu, qui se perdaient eux aussi sous la neige, et que je retrouvais à toute vitesse pour Lui faire plaisir. J'étais content, car le Maître me regardait avec fierté. Une odeur légèrement musquée, la fierté.

Et puis, Il a disparu.

Plusieurs fois, on m'a traîné dans de grands tas de neige où beaucoup de petits maîtres criaient, affolés. Le jeu continuait, peut-être le Maître était-il caché quelque part. C'était dur, il y avait plein d'êtres enfouis sous la neige, qui sentaient fort la peur et l'angoisse, ou bien qui étaient en train de perdre leur odeur. Quand je les avais trouvés, je repartais chercher mon Maître, caché quelque part. Le jeu fut très difficile, et très long, et j'ai perdu, car un jour, j'ai senti le Maître dans la pièce d'à côté : il avait abandonné le jeu et venait me chercher.

J'étais heureux, même si je ne comprenais plus rien.

Il m'a mené à la ville. Odeurs d'essence et d'autres moi-même. Là, il m'a confié à d'autres petits Maîtres, encore habillés de bleu, et le jeu a continué. Si je repérais, dans des paquets, des valises, des sacs, l'odeur âcre d'une sorte de poudre, j'avais droit à de rudes caresses, celles qu'ils donnent en criant des mots d'enfants, et, surtout, je gagnais une journée de repos avec mon Maître. On se promenait dans des sortes de hangars dégueulasses, pleins d'huile et de papier, avec un bruit terrible, des sifflements venus du ciel, tout le temps, tout le temps, je n'avais plus tellement envie de courir, à perdre le souffle, comme avant, mais j'étais content, le Maître me regardait encore souvent dans les yeux.

Et pourtant, j'en sentais, des odeurs, attaché que j'étais devant ces ombres qui défilaient, leurs valises à la main. Des odeurs de vieux pieds, de chaussettes, de cigarettes, des odeurs de fatigue surtout. Et dans les sacs, il y avait mille trucs, des odeurs de gâteaux inconnus, des odeurs de bêtes, de montagne, de poisson. Des trucs pas très intéressants mais, en tout cas, bien plus agréables que l'odeur un peu acide de cette farine qu'il me fallait trouver, pour que le jeu continue. C'était facile. Elle accompagnait presque toujours celle, plus tonitruante, de la peur et de l'angoisse. Ou du poivre, jeu suprême.

Je trouvais toujours, mais mon Maître ne reparaisait pas. Peut-être que je n'en trouvais pas assez. Alors, j'ai continué, la mort dans l'âme, le nez en avant, la truffe aux abois, chauffée à blanc par tous ces reniflements successifs. On était content de moi. On m'a pris en photo. Ils m'ont aveuglé plusieurs fois, fiers de me tenir en laisse, la main sur mon poitrail. Les cons. Et le Maître chéri est revenu un jour. Avec un autre comme moi, que j'ai mordu à la gorge.

J'ai été battu. Puis caressé. Je ne comprenais plus rien. Il me fallait chercher maintenant avec lui, qui n'était même pas un frère, et plus vite que lui, si je voulais repartir avec mon Maître, chercher une autre odeur, celle de petits paquets de pâte brune, ou des bâtonnets de matière grisâtre que personne n'aimait, car je sentais la peur, quand j'en trouvais. Et on m'emmenait loin d'eux, à toute vitesse.

Aujourd'hui, cela fait trop longtemps que le maître n'est pas revenu. Je ne suis pas crétin au point de me rendre compte qu'il a choisi l'autre. C'est fini, je ne reviendrai plus dans la montagne où mes parents courent encore après la trace un peu forte des lièvres. Je suis, aujourd'hui, trop loin du soleil et du vent. Je suis sous la terre, dans une sorte de train tellement puant qu'il m'est impossible de savoir ce que ça sent, et je dois jouer à ce jeu qui ne me plaît plus, à ce jeu où l'on me tient, presque étranglé à une laisse de cuir, avec des petits Maîtres suintant la peur et beuglant pour la tromper.

Je ne comprends plus pourquoi je devrais trouver ces paquets dont ils ne se servent même pas, ces paquets qu'ils ne sont même pas contents de trouver. Il faudrait qu'ils sachent qu'on ne sent pas, mais qu'on est ce que l'on sent. On est le champignon, le maître sous la neige, le lapin dans le sous-bois. Je ne parviens pas à être cette poudre blanche ou cette pâte grisâtre. Mais comment leur dire ?

D'ailleurs, sous la banquette, il y en a un. Un paquet. Un gros. Je ne fais rien, je passe à côté. Je m'en fous. J'en ai plein le pedigree. Je ne peux plus les sentir.

On me crie dans les oreilles et on m'emmène.

Un grand éclair, un grand bruit, et une grande chaleur me passe sur l'échine.

Histoire de truffe, Jean-Bernard Pouy, in Odeurs, collection Mutations, © Éditions Autrement, 1987